

## Un retournement anthropologique<sup>1</sup>

Nous partirons de la célèbre formulation de Freud lorsqu'il avance dans Moïse et le monothéisme, que le passage de la mère au père caractérise une victoire de la vie de l'esprit sur la vie sensorielle, donc un progrès de la civilisation car la maternité est attestée par le témoignage des sens tandis que la paternité est une conjecture, est édiflée sur une déduction et sur un postulat.

Charles Melman dans *L'homme sans gravité* commente cette formule ainsi :

Il nous faut cependant bien saisir d'abord la différence entre ces deux régimes [...] On est passé d'un régime fondé sur l'évidence et la positivité à cet autre régime où ce qui importe et l'emporte est de l'ordre de la foi et renvoie à ce que nous, analystes, appelons le pacte symbolique. Le (premier régime) règle en effet la question de la cause, la mère est la cause de l'enfant, et s'établit dès lors un régime où la mère en tant que présente dans le champ de la réalité, c'est-à-dire en tant que ne se fondant d'aucun mystère mais de son propre pouvoir, de sa propre autorité, se retrouve investie de cette puissance qui est pour tous les êtres humains la puissance suprême c'est-à-dire la référence phallique. La mère devient ainsi l'incarnation du phallus. [...] Ce qui ne veut pas dire que le père, l'un des deux géniteurs n'ait servi à rien mais sa fonction paraît accessoire, nullement nécessaire. Mère et enfant suffisent donc à assurer la continuité d'une chaîne des générations qui a ainsi l'avantage, d'être sans mystère. Nous avons grâce à ce régime le bonheur de participer à un monde qu'il faut bien dire positif, un monde simple où le mot, renvoie directement à la chose, n'a pas d'autre signifié que la chose elle-même. Et où la fonction de l'antécédent résume ce qu'il en est de la causalité, ce qui est avant est la cause de ce qui vient après. Nous sommes là dans le registre de la métonymie, c'est la contiguïté qui organise l'ensemble de notre monde. L'invocation du père comme métaphore, caractéristique du (second régime) vient effectivement introduire une rupture dans cette simplicité apparemment heureuse, où tout est « naturel ». Le monde animal — autrement dit, le monde naturel par excellence — a évidemment un rapport direct avec son objet. Il n'y a, dans le monde animal, aucune hésitation sur la conduite à tenir, ni sur le choix de l'objet, ni sur la nature, ou la spécificité de la satisfaction recherchée et obtenue. Les partenaires sexuels sont très clairement identifiés et l'animal ne se pose pas de problème éthique. Ce monde propice à une satisfaction qui n'implique aucune médiation et ne passant pas par le travail n'a pas manqué de représenter pour notre humanité une sorte d'idéal, un paradis perdu, diront

---

<sup>1</sup> Il s'agit ici de la réécriture dans l'après-coup, de deux interventions qui ont été faites en octobre 2004 à Paris, respectivement aux journées de l'Association Française des psychiatres d'exercice privé, consacrées à « Les mots de la psychiatrie » et au colloque du Coût Freudien, consacré à « Actualité de la structure ».

les chrétiens puisque ce serait par une chute impliquant une déchéance, liée à la punition divine, que nous serions sortis de ce jardin d'Eden où tout était ainsi à notre disposition<sup>2</sup>.

Retenons de ce commentaire d'emblée et même surtout que le régime du rapport à la mère en lui-même ne donne pas sa place à la fêlure, à la brisure, à la faille ; en revanche, il laisse plutôt entendre que l'adéquation est possible, que la naturalité va de soi, que la transparence peut être totale.

Il faut néanmoins mettre un double bémol à cette lecture. D'une part, ce fonctionnement — selon *le régime du même* pourrions-nous dire — est fondamentalement nécessaire au tout jeune enfant dans la mesure où sa prématurité est telle qu'il est incapable par lui-même de se confronter au monde, d'autre part, que bien évidemment, le rapport à la mère ne peut être limité à ce seul régime de fonctionnement. Nous savons en effet, comment, déjà très précocement, le régime spécifiquement maternel vient, lui aussi même si ce n'est pas encore sur le mode effectivement réalisé, introduire la faille. Nous ne pouvons nous satisfaire de ce qui serait une diabolisation abusive de la mère, sa réduction à l'Imaginaire. Nous pouvons cependant profiter de cette description en quelque sorte excessive pour positionner notre propos. Mais explicitons d'abord, toujours dans le commentaire de Melman, le régime du rapport au père.

Le père est bien sûr, comme la mère, présent dans la réalité mais il ne tient aucunement son pouvoir de lui-même. Il ne le tient que d'être la métaphore d'une instance en soi insaisissable, invisible et qui occupe le champ non plus de la réalité mais de ce que Lacan appelle le réel, autrement dit un inaccessible qui n'a rien de « naturel ». [...] Cette instance phallique se trouve dès lors radicalement déplacée puisqu'elle n'est plus partie prenante du champ de la réalité. Le père est devenu non pas l'incarnation mais le représentant de la dite instance phallique. [...] c'est la dimension du réel qui est ainsi introduite dans le champ du psychisme, de la spéculation mentale. Et avec elle, on introduit aussi un effet qu'on pourrait dire traumatisant, car il apparaît que cette opération implique que les objets avec lesquels je pourrais me satisfaire ne seront jamais que des substituts, des semblants. Il y a donc une perte. Et la condition de mon désir, de son accomplissement va donc être corrélée à cette perte. Passage donc d'un monde positif et simple que l'on imagine heureux — toute demande y trouvant sa satisfaction naturelle, que le sein va bien entendu et de façon intarissable et indéniable imaginer — à un régime qui, en lui-même est traumatique puisqu'il consiste dans l'introduction de la dimension du réel. Le désir est désormais voué à se manifester toujours en vain. Et les objets, loin d'être ces objets préadaptés, préparés pour moi dans le monde deviennent au contraire représentatifs de la vanité de mon désir.

---

<sup>2</sup> C. Melman, *L'homme sans gravité, entretien avec Jean-Pierre Lebrun*, Paris, Denoël, 2002, p. 96.

Nous pouvons profiter de ce commentaire pour mettre — de manière abusive, rappelons-le — en opposition entre ces deux régimes, le premier inaugurant le fonctionnement psychique mais restant en quelque sorte dans la symétrie, dans la reduplication, comme celle des poupées gigognes, dans la relation en miroir. Comme le fait en effet très bien entendre Charles Melman, ce monde de la relation avec la mère laisserait même supposer une correspondance terme à terme entre le mot et la chose, autrement dit ferait du langage un système symbolique qui recouvrirait point par point un réel et qui du coup, ne permettrait pas de s'émanciper complètement de l'immédiateté : il ne s'agirait que d'une substitution d'un système à un autre. Nous entrevoyons par ailleurs combien un tel régime est congruent avec la conception classique de la vérité, entendue comme adéquation entre la chose et sa représentation. A contrario, nous pouvons bien percevoir qu'il faut introduire un autre régime pour rendre compte de notre aptitude au langage comme capacité de participer à un système symbolique autonome impliquant l'incessant renvoi des signifiants les uns aux autres : pour ce faire, il faut que soit prise en compte l'asymétrie, il faut que prenne sa place ce qui échappe, il faut pouvoir s'affranchir de l'immédiat. Et c'est ce que permet le second régime, celui de la relation au père, du fait de troubler cette réciprocité, cette symétrie, cette relation en miroir en imposant en quelque sorte de faire sa place au vide. C'est grâce à l'inscription de ce dernier comme point zéro, que le symbolique pourra prendre son autonomie et qu'il ne sera plus adéquation au réel. Les mots peuvent alors seulement s'autonomiser des choses qu'ils désignent, les signifiants ne valant plus que par les différences entre eux. Le réel se positionne dès lors comme ce qui n'entre plus entièrement dans le Symbolique. C'est l'impossible qui se trouve dès lors inscrit comme par l'effet *troumatisant* du père comme l'appelait Lacan. Voilà pourquoi il faut passer à ce second régime pour que la faille, le vide trouve sa place, ait sa légitimité.

Parler de père et de mère, pour rendre compte de ce qui se passe dans ces deux régimes n'est pas sans risquer de laisser l'imaginaire s'emparer de ce qui, en fait, est d'abord de l'ordre de la contrainte logique. Ainsi, nous devons plutôt — à l'instar du commentaire de Melman — renvoyer à métaphore et à métonymie plutôt qu'à père et mère. En effet, en étant schématique à l'excès, rappelons que la métaphore fait trou, qu'elle suppose une substitution signifiante et l'irréductibilité d'une perte et ce, contrairement à la métonymie. Ainsi en est-il d'ailleurs de la métaphore paternelle qui implique qu'au signifiant du désir de la mère se soit substitué le signifiant du Nom du Père, et que ce désir de la mère disparaisse dans l'opération pour produire la signification phallique. Ceci vaut pour toute métaphore, et lorsque je désigne le *roi* fort et courageux par le terme de *lion*, la force et le courage disparaissent alors que lion se substitue à roi. En revanche, dans la métonymie, le fait de désigner trente *navires* par trente *voiles*,

s'il y a bien sûr aussi substitution, il y a également maintien d'un lien — ici la partie et le tout — entre les deux mots.

C'est cette différence entre la métaphore et la métonymie que nous désignons via les régimes du père et de la mère, différence entre un trope où la séparation entre les signifiants est accomplie jusqu'à son terme et un autre où la séparation préserve la persistance d'un lien, donc reste inaccomplie. D'un côté, une coupure franche, de l'autre une coupure incomplète. Remarquons aussi qu'il peut y avoir, comme nous le savons, forclusion de la métaphore, autrement dit non inscription de la coupure et de ce fait, développement métonymique infini, sans point de capiton ou alors refoulement de la métaphore avec un déroulement métonymique qui masque soigneusement que celui-ci trouve son origine dans une métaphore, autrement dit dans le trou qui la constitue. Ou encore démenti de la métaphore par la métonymie. En ce dernier cas, il y a eu inscription de la perte, mais l'enchaînement métonymique n'a d'autre finalité que sa récusation.

Autrement dit, ce sur quoi nous voulons ici insister, c'est que la référence au père et à la mère n'est en fin de compte qu'une modalité de la référence au fonctionnement du langage. Et que ce qui doit nécessairement arriver à s'inscrire pour que le langage puisse fonctionner à son plein régime — à son grand braquet, pourrait-on dire — c'est le trou, la perte qu'implique la métaphore. C'est d'ailleurs en ce sens qu'il peut être dit que nous, humains, sommes toujours dans la métaphore.

Ainsi donc, nous avons pu en forçant le trait et en opposant ainsi ces deux régimes dans leurs fonctionnements respectifs, identifier leur présence et même leur entrelacement dans toute économie psychique « normale ». Nous pouvons en effet soutenir que, c'est l'enchevêtrement de ces deux régimes qui permet à la réalité psychique de se mettre en place chez chaque sujet. Enchevêtrement mais à la condition que le fonctionnement du régime paternel puisse prendre la prévalence sur celui du régime maternel. C'est en ce sens que Freud constate le progrès dans la mesure où il est l'incontournable marchepied qui permet au sujet de reconnaître sa place au réel. Nous ne faisons ici que reprendre autrement ce que nous avons évoqué dans d'autres travaux lorsque nous avons pris l'exemple de l'enfant qui apprend successivement à jouer au jeu de bataille et au jeu du valet puant, et ce que le passage du premier de ces jeux au second suppose de changement dans sa structuration<sup>3</sup>.

Nous devons aussi ajouter que les structures sociales au travers de chaque société concrète ont jusqu'à présent toujours contribué — en donnant figure à la nécessité d'une soustraction de jouissance pour assurer la

---

<sup>3</sup> J.-P. Lebrun, *De la maladie médicale*, Bruxelles, De Boeck, 1993.

transmission du vide — à la contrainte de passer d'un régime à l'autre, non pour y substituer le second au premier, non pour faire que le père supplante la mère, mais pour que le régime du rapport à la mère puisse être réorganisé par celui du rapport au père de telle sorte que soit rendu possible l'accès à l'altérité et la mise en place du réel. C'est donc fort de ce trajet et de sa dette à chacun de ses parents, que le sujet trouve sa normativisation, autrement dit son orientation dans le travail de subjectivation : passer d'une économie où prédomine la jouissance à une économie où s'inscrit le désir.

Car effectivement, la relation « naturelle » à la mère se rapproche de ce que nous appelons jouissance si elle en reste seulement à ce que nous venons de décrire, et ce qu'en revanche, nous appelons économie de désir suppose ce qui se trouve introduit de spécifique par la relation au père à la condition supplémentaire — et parfois oubliée — qu'il n'y ait pas enlèvement dans cette relation auquel cas il n'y aurait que répétition dans le rapport au père des enjeux de la relation à la mère.

Il y a ici une question cruciale, car il s'agit bien au travers de l'articulation de ces deux régimes de mettre en place ce qui permettra au sujet de quitter autant le père que la mère, l'amour ou la haine du père, comme nous le savons, venant souvent, au contraire, attester de sa pérennisation. Le régime du rapport au père n'est en effet qu'un moyen pour avoir accès au régime que prescrit l'aptitude au langage des humains. Il ne peut se satisfaire d'être le régime qui doit être préféré à celui de la mère. L'abandon de la dépendance à la mère qu'il autorise lui prescrit dans le même mouvement de consentir à être à son tour abandonné.

Il convient donc de faire ici une double remarque : d'abord qu'il ne peut suffire de décrire le régime de la relation à la mère en termes de relation en miroir ou seulement de jouissance, car la mère a d'emblée aussi la charge d'introduire à l'économie du désir et ceci par le biais de ce que nous pouvons appeler le protosymbolique. En effet, on ne peut pas faire coïncider le fonctionnement de la mère réelle avec le régime qu'elle privilégie ainsi pour l'enfant. Ensuite, comme nous venons de l'indiquer, pour ce qui est du régime avec le père, nous ne pouvons pas non plus nous contenter de le lire comme un point d'aboutissement, car il n'est qu'une étape pour atteindre l'ailleurs. C'est même à cette seule dernière condition que le sujet pourra se retrouver comme ayant été l'enfant de deux parents, ni bien sûr seulement l'enfant de la mère, mais pas plus l'enfant du père. En revanche, ce sera le travail incessant du sujet que de soutenir l'articulation de cette double appartenance en assumant par son travail de subjectivation de mettre le corps — la sensation — en mots, quitter les mots du corps et rejoindre le corps des mots.

Le travail de mise en place du Symbolique ne peut dès lors être considéré comme un apanage seulement paternel ; la mère a aussi la charge d'introduire au Symbolique, via des processus plus fins et moins accomplis peut-être, mais pourtant autant indispensables pour avoir accès au régime symbolique paternel. Nous pourrions ici, par exemple, renvoyer aux travaux de Lina Balestrière et de Jacqueline Godfrind qui indiquent chacune à sa façon comment la mère fait ce travail de protosymbolisation. Ainsi Lina Balestrière d'avancer combien il faut se référer à l'ouvrage quasi initial de Freud, *l'Esquisse pour une psychologie scientifique* pour dégager avec précision le concept « mère » :

À l'origine il y a les tensions, pourrait-on dire, les montées brusques d'excitation endogène. Elles révèlent l'impuissance originelle de l'être humain et convoquent la personne secourable qui va effectuer l'action nécessaire à la décharge de la tension. [...] Le concept « mère » est l'opérateur qui fait de la différence au niveau de l'excitation le pivot du dégagement d'un agent dans le *hic et nunc* de la présence à l'*Erlebnis* d'apaisement. Le mouvement d'apaisement est porteur de potentialités symbolisantes, par son rapport originaire à la présence. Car c'est la présence attentive qui permet de différencier les excitations, de les « spécifier » grâce à l'action spécifique et de les rendre par là aptes aux élaborations futures. [...] L'autre primordial ne se présente pas uniquement par le langage ; il se présente comme action spécifique, [...] qui est un éprouvé impliquant et rendant possible une différenciation des excitations : la hausse de tension et la baisse de tension, le déplaisir et le plaisir, l'impuissance et l'activité, la tension et l'apaisement. Ce travail de différenciation est la base non langagière du langage, qui aura pour tâche de nommer et de penser et par là d'épanouir dans un réseau de plus en plus complexe les possibilités de différenciation (et ce, de l'avis de Freud, grâce au « symbole de la négation »). Le langage n'est pas en rupture avec l'excitation, il la fait apparaître dans un monde humain. Le travail premier de différenciation des excitations inscrit la base sans la quelle le langage perd son enracinement « corporel ».<sup>4</sup>

Jacqueline Godfrind quant à elle, conceptualise, à la suite entre autres des travaux de Bion, *les prémisses de la symbolisation* qu'assure la médiation maternelle. La mère prête son appareil à penser à son enfant et l'auteur insiste sur « les qualités psychiques de la mère, fécondantes du potentiel de départ dont le bébé dispose : la réceptivité par la mère des messages moteurs, sensoriels, affectifs de l'enfant ; leur mise en sens dans une communication empathique ; mais aussi, la modulation d'une certaine distance, temps optimal de l'absence et de la frustration qui laissent à l'enfant un espace pour élaborer le manque. [...] Les acquisitions mentales qui se construisent à cette époque, quelle que soit leur qualité, ne correspondent pas, stricto sensu, à un fonctionnement symbolique.

---

<sup>4</sup> L. Balestrière, « Les précurseurs du tiers », à paraître in *Avons-nous encore besoin du tiers ?*, ouvrage collectif sous la direction de J.-P. Lebrun et E. Volckrick, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2005. Nous renvoyons aussi à L. Balestrière, *Freud et la question des origines*, Bruxelles, De Boeck, 1998.

Pour que celui-ci se mette en place, il faut [...] que l'altérité soit acceptée puis élaborée<sup>5</sup>.

Nous renvoyons donc à ces deux auteurs — choisis parmi d'autres qui mettent en évidence cette fonction protosymbolisante maternelle — pour insister sur ce fait que la fonction symbolique est bel et bien aussi tributaire de la mère, même si son effectuation, son accomplissement se désigne plutôt par l'élément père. Mais précisément, si l'économie du rapport à la mère peut être opposée à l'économie de la relation au père de la même façon qu'un petit circuit peut être différencié d'un grand qui intègre l'asymétrie et qui dépasse de ce fait la seule relation en miroir, il n'en reste pas moins qu'à y regarder de plus près, il n'est pas question de faire coïncider seulement relation à la mère et relation en miroir car cette relation a aussi déjà la charge d'intégrer ce qui va permettre à l'enfant une symbolisation accomplie.

Par ailleurs, le régime paternel, ainsi que nous l'avons déjà indiqué ne peut se suffire à lui-même et donc se penser comme la finalité du processus. Car l'objectif du régime paternel, c'est de pouvoir se passer du père, c'est de permettre à l'enfant de trouver sa place au-delà, et dans cette partie du travail, il faut que le futur sujet se décolle du père de la même façon qu'il a dû déjà se décoller de la mère. C'est donc bien face à deux figures du désir d'indivision que, toujours, nous nous trouvons. Celui-ci n'est pas réservé au seul régime maternel contrairement à ce que nous pourrions penser à première vue. Ceci est pas mal ramassé par Monique Schneider lorsqu'elle évoque « les deux formes différentes que peut prendre le refus de la coupure. Au désir d'emboîtement indéfini, conduisant à la représentation d'une généalogie maternelle construite sur le modèle des poupées russes, correspondrait, sur le versant paternel, la représentation d'une élongation télescopique survivant, inchangée, au changement des générations. Dans l'une et l'autre figures, la continuité serait assurée à l'aide d'une structure spatiale spécifique : rectiligne pour dire la filiation paternelle, incurvée et enveloppante pour figurer la filiation maternelle<sup>6</sup>. » En un mot comme en cent, nous ne pouvons nous laisser penser que le père a le monopole du Symbolique, ni que d'atteindre son régime suffit pour accomplir le trajet.

En revanche, il nous faut même prendre la mesure que ce père peut abuser du Symbolique, l'excéder, et ainsi substituer au mortifère de l'enlèvement dans le maternel le caractère mortifère du symbolique lui-même. Car, du fait d'être mort de la chose, le mot est aussi en soi meurtrier. Peut-être suffit-il ici d'évoquer Saint Paul et le sens qu'il faut donner à sa célèbre formule de l'Épître

---

<sup>5</sup> J. Godfrind, *Les deux courants du transfert*, Paris, PUF, 1993, p. 42.

<sup>6</sup> M. Schneider, « Inceste maternel, inceste paternel », in *Études freudiennes*, n° 35, mai 1994.

aux Corinthiens : « la lettre tue, mais l'esprit crée la vie. » Et Alain Badiou de commenter :

La loi est ce qui constitue le sujet comme impuissance de la pensée [...] La lettre mortifie le sujet en tant qu'elle sépare sa pensée de toute puissance. [...] Quand le sujet est sous la lettre, ou littéral, il se présente comme corrélation disjointe d'un automatisme du faire et d'une impuissance de la pensée. Si on appelle « salut » la ruine de cette disjonction, il est clair qu'il va dépendre d'un surgir sans loi, lequel désenchaîne le point d'impuissance de l'automatisme. Il est important de comprendre et de reprendre, l'antidialectique du salut et du péché. Le salut est le désenchaînement de la figure subjective dont péché est le nom. [...] Le péché est une structure subjective, et non une action mauvaise. Le péché n'est rien d'autre que la permutation, sous l'effet de la loi, des places de la vie et de la mort. [...] Quand le salut débloque le mécanisme subjectif du péché, il apparaît que ce désenchaînement est une délittéralisation du sujet<sup>7</sup>.

La critique paulinienne de la Loi ne désigne pas seulement, contrairement à ce qui en est habituellement retenu, la suffisance du pharisaïsme mais surtout *le conflit entre la simplicité de l'essentiel et la prolifération aberrante qui a fini par le recouvrir*. Ceci pourrait apparaître comme sans lien avec notre développement ; pourtant, soit dit en passant, même si ceci exige que nous réservons pour une autre fois, cette question est à ce point importante qu'elle est déjà contenue en germe dans les difficultés de l'usage psychanalytique de la notion de Symbolique et de sa primauté. Il s'agira en effet de mener plus loin le discernement nécessaire entre l'usage religieux que l'on peut faire du Symbolique et son usage spécifiquement psychanalytique. Pour le dire très rapidement, il nous faudra faire le travail qui permette à la psychanalyse de ne pas glisser, paradoxalement, vers une religion rationnelle. Pour illustrer cette dérive plus prégnante qu'on ne le pense, évoquons, par exemple ces propos — parmi ses derniers — de Pierre Fedida : « Aller jusqu'à identifier l'ancêtre à une imago paternelle ou aller jusqu'à parler du père du transfert ou encore d'une transcendance paternelle pour qualifier l'essence paternelle du transfert, fait courir le risque de maintenir l'analyse dans une idéologie de l'ordre symbolique<sup>8</sup>. »

Voilà donc de quoi relativiser la consistance de nos deux régimes, bien qu'il soit néanmoins toujours judicieux d'ainsi pouvoir les opposer. Mais simplement, il s'agit de ne pas nous laisser emporter par une primauté à accorder au régime paternel sans prendre la mesure de ce que celle-ci n'est justifiée que parce qu'elle est au service de l'inscription dans la culture et dans la vie sociale. Autrement dit, c'est bien plus l'articulation — comme en double hélice — de

---

<sup>7</sup> A. Badiou, *Saint Paul, la fondation de l'universalisme*, Paris, PUF, 1997, p. 87.

<sup>8</sup> P. Fedida, « L'ombre du reflet », in *La Part de l'Oeil*, n° 19, 2004, p. 201.



ces deux régimes — pour en cerner un troisième, le réel — qui est déterminante pour le sujet et qui ne constitue rien d'autre que sa division subjective, puisque cette articulation ne peut faire autrement — à moins de clivage — qu'assumer leur irréductible non rapport<sup>9</sup>. D'ailleurs, que désignons-nous d'autre lorsque nous évoquons de manière sans doute simpliste que tout sujet est toujours l'enfant de ses deux parents ?

Nous devons ici faire remarquer que c'est à ce point précis que se situe dans l'idéologie ambiante, ce que nous appellerons volontiers *l'inversion du traumatisme*. En effet, s'il peut être avancé que, de structure, la sexualité humaine est traumatique puisqu'elle n'est humaine que sous la contrainte d'être inscrite dans les mots et donc de perdre toute possibilité de faire rapport, aujourd'hui, c'est dans l'irruption de ce qui fait dissymétrie dans le régime du rapport à la mère qu'on lit le traumatisme. La chose n'est pas fausse mais c'est le trauma initiateur en quelque sorte, qui prépare à supporter le réel et à ainsi border le réel par les mots. Le vrai trauma, lui n'est autre qu'un réel sans père, sans mots pour le border. Dans ce déplacement, c'est le père qui devient l'agent du trauma alors qu'il est le moyen de l'humaniser et c'est autant l'angélisme de l'enfant que celui du régime maternel qui est entériné. Le trauma s'est dès lors inversé : là où il faisait partie de la donne de la sexualité humaine, il devient la méchante cause de l'impossibilité de pouvoir en rester au seul fonctionnement du régime maternel. Faut-il ajouter que les conséquences de cette inversion sont nombreuses en même temps que mal identifiées : elles vont de la justification de la chasse aux pédophiles à la dénonciation des abus sexuels en passant par l'incapacité de ceux qui ont la charge de l'éducation — parents, éducateurs, enseignants... — d'énoncer l'interdit. Il en résulte que la portée de la découverte par Freud de la sexualité infantile en passe complètement à la trappe même si le discours sur le sexuel se voit désormais étalé au grand jour<sup>10</sup>.

Mais revenons à notre propos initial : si nous avons tenu à profiter de cette distinction introduite par Melman en même temps qu'à relativiser la consistance de ces deux régimes, c'est précisément pour faire apparaître la difficulté spécifique à notre fonctionnement social d'aujourd'hui.

En fait, nous avons volontairement caviardé dans le propos de Melman sa référence au matriarcat et au patriarcat. Car dans l'entretien qu'il nous avait accordé, il liait directement les régimes que nous venons d'évoquer au matriarcat et au patriarcat, lorsqu'il commentait la célèbre formule de Freud dans *Moïse et le monothéisme*. Son propos demande dès lors quelques

---

<sup>9</sup> Selon les propos de S. Breton, *Saint Paul*, Paris PUF, 1988, p. 59.

<sup>10</sup> Nous renvoyons ici à la remarquable septième leçon intitulée « Crise de sexe » du livre d'Alain Badiou, *Le siècle*, Paris, Seuil 2004, pp. 103-118.

éclaircissements. D'abord parce que les anthropologues aujourd'hui contestent radicalement qu'il ait existé une société matriarcale. Matrilineaire oui, mais pas pour autant matriarcale, mais ceci pourrait encore n'être qu'une distinction de vocabulaire qui demanderait simplement d'être précisée. Ensuite parce que cela pose une question plus vive qui nous préoccupe davantage et qui est de savoir s'il est légitime de lier comme le fait Melman, l'existence du régime paternel au patriarcat. Ainsi ses propos complets étaient : « Le père est devenu non pas l'incarnation mais le représentant de la dite instance phallique. La différence entre les deux régimes tient donc à ceci : avec le patriarcat, c'est la dimension du réel qui est ainsi introduite dans le champ du psychisme, de la spéculation mentale. »

Autrement dit, il y a chez Melman un amalgame entre père et patriarcat<sup>11</sup> qui évite de ce fait la question que nous nous devons pourtant de poser : le régime du père — au sens où il est celui qui induit la métaphore — est-il nécessairement congruent avec le patriarcat ? Et bien sûr, allant de pair avec cette question, le patriarcat est-il une contingence historique ou est-il une nécessité ? Ce régime dont nous nous sommes émancipés est-il en lui-même nécessaire ou n'était-il qu'une modalité concrète trouvée — fût-ce à leur insu — par nos ancêtres pour figurer et ainsi assumer de pouvoir transmettre la nécessité de la métaphore ?

Précisons donc bien qu'il ne s'agit pas ici de contester la différence des régimes mais d'interroger la nécessité de maintenir la congruence entre régime paternel et patriarcat. Car il ne s'agit pas non plus de faire comme si nous pouvions nous libérer à souhait du décollement que la modernité introduit à ce propos et qui évidemment n'est pas sans effets. Nous pourrions ici proposer qu'il serait possible de donner deux sens différents au terme de patriarcat : un sens étroit et un sens large. Ce dernier s'en réfère à l'appellation traditionnelle employée en sociologie pour, comme l'indique le Robert historique de la langue française, désigner — et ce, depuis le début du vingtième siècle — « un type d'organisation sociale où l'autorité familiale et politique est exercée par les hommes, chefs de famille, ceci par opposition au matriarcat. » Quant au sens restreint, il se limiterait à désigner un type d'organisation sociale où l'intervention paternelle est reconnue comme légitime — et du coup le régime paternel — sans qu'elle puisse pour autant coïncider avec une autorité politique.

Collectivement, la trajectoire qui est la nôtre aujourd'hui et qui, par la force des choses, nous amène au-delà du patriarcat — au sens large — pourrait

---

<sup>11</sup> Plus loin, dans l'entretien, j'interpellerai d'ailleurs très directement Melman sur cette question : « quand vous envisagez ainsi le patriarcat, en l'assimilant simplement à un ordre lié à un père « traumatisant », celui que vous venez de décrire, n'est-ce pas réducteur ? » Et, Melman de répondre : « Mais, sinon, il n'y a pas de père ! Si le père n'est pas celui-là, alors c'est un rigolo, ce n'est pas un père. »

être lue comme une avancée sociale de la même façon qu'une histoire individuelle doit aller au-delà du père et de la névrose qui y adhère. En ce sens, il s'agirait également de se passer du père, et pas seulement au niveau individuel, mais aussi dans le collectif ; mais, ce faisant, il ne s'agirait pas pour autant de confondre « éviter le père » et « s'en passer » : éviter le père n'est en effet nullement équivalent à trouver une issue à la nécessaire confrontation avec lui et avec la place d'exception qu'il occupe.

Autrement dit encore, se passer du père n'est nullement identique à ne pas s'en servir. Nous pourrions plutôt avancer qu'au contraire, pour pouvoir s'en passer, il convient de s'en être servi. Parler — en connaissance de cause s'entend — de se passer des services de quelqu'un n'a de sens que si la mesure des services prêtés a été prise ! Il s'agit donc bien de ne pas confondre « se débarrasser du patriarcat » au sens large, point où nous serions arrivés aujourd'hui, avec « se débarrasser du père » — donc du patriarcat au sens restreint — car ceci équivaldrait à refuser de se servir de l'opérateur paternel, du régime paternel en tant qu'il représente le marchepied qui introduit le sujet au social.

Resterait néanmoins alors à savoir, comment un père qui n'aurait plus la légitimité sociale auprès de son enfant et de sa mère pourrait encore avoir quoi que ce soit à dire ou à taire sans être d'emblée accusé d'autoritarisme, ou de démission. Or c'est l'enjeu de ce qui se passe souvent aujourd'hui : le père, orphelin de l'appui du patriarcat au sens large, ne semble plus disposer spontanément de la légitimité du sens restreint pour soutenir son intervention. Il lui faut pallier à cet égard par un parcours personnel pour pouvoir soutenir son acte. Mais, faute de ce repérage dont la visibilité lui est généralement peu assurée aujourd'hui, ce qui risque spontanément de se passer, c'est qu'il *abandonne* l'enfant à sa mère et tout aussi bien évidemment la mère à son enfant.

On peut dès lors toujours se satisfaire de l'idée selon laquelle il n'est plus nécessaire qu'il y ait aujourd'hui cet appui du patriarcat — et d'ailleurs, la question ne se pose même pas car ce dispositif est bel et bien en train de disparaître, conséquence logique du programme de la modernité — mais c'est néanmoins aller un peu vite en besogne, car il faut toujours pouvoir occuper la place de l'exception, y engager sa singularité, de telle sorte que la rencontre avec cette place puisse avoir lieu et que son évitement ne soit pas équivalent à son dépassement.

Si la société patriarcale peut être dite toute-phallique, celle qui se dessine aujourd'hui est incontestablement pas-toute-phallique. Rappelons que ces dénominations renvoient à l'usage qu'a fait Lacan du Phallus pour organiser

la distribution asymétrique des jouissances féminine et masculine. Homme et femme n'ont pas le même rapport au Phallus : l'homme y est tout inscrit, une femme pas-toute. Il est évident qu'une société patriarcale s'était organisée entièrement autour de l'homme, et que de ce fait, elle faisait justement coïncider soutien au Phallus et soutien à la prédominance masculine ! Mais aujourd'hui, que signifie d'en passer à une société qui n'est plus toute-phallique ? Rien d'autre qu'une société qui ne se soutient plus de la même façon qu'auparavant de l'insigne phallique, qui ne s'en remet plus à ce seul mode d'assurer sa parole. Se soutenir de la consistance du sceptre n'est plus l'unique modalité de la prise de parole ; il n'y a plus d'emblée référence à ce repère unique qui vaut pour tous. D'autres fonctionnements sont possibles, d'autres manières existent pour habiter la parole autrement qu'avec la consistance toute-phallique, mais même sans la consistance du maître d'antan, ces paroles n'en restent pas moins des paroles, et donc toujours soumises aux lois de la parole !

Voilà pourquoi se débarrasser du patriarcat au sens large n'autorise pas pour autant à se débarrasser du patriarcat dans le sens restreint que nous lui donnons. Soutenir le défi de la modernité et nous organiser comme société *pas-toute* phallique n'équivaut nullement à nous organiser en société *toute-pas* phallique ! S'il est certain que le tout phallique d'hier — la centralisation, la hiérarchie d'antan, le modèle vertical, la structure pyramidale... — entièrement repensé aujourd'hui, est amené à céder la place à une société qui serait pas-tout phalliquement organisée — les réseaux, la plate-forme, l'associatif, la société pluraliste, le modèle horizontal, les structures ouvertes susceptibles de s'étendre à l'infini... — il reste qu'il ne s'agit pas pour autant de croire être débarrassé des questions d'autorité et de pouvoir. Ces dernières sont certainement à penser autrement mais restent toujours à penser. François Ost, juriste et philosophe, questionnant la pensée en réseau écrivait récemment :

On ne se dérobera pas à cette question critique : derrière le miroitement des réseaux et le bruissement de leurs innombrables communications, sous couvert du triomphe du divers et du pluriel, ne serait-ce pas tout au contraire, à une irrésistible avancée de l'uniformité que nous assisterions, sous la forme cette fois de l'intégration économique mondialisée, de l'homogénéisation des codes culturels et de la standardisation de la pensée<sup>12</sup> ?

Car il nous faut bien constater que la tendance semble aller spontanément dans le sens de faire émerger un matriarcat. En effet, la sortie du patriarcat au sens large étant confondue avec sa sortie de son sens restreint, il ne fait pas de doute que ceci ne peut qu'amener la confusion entre abandonner le patriarcat et régresser vers un matriarcat. Ce n'est pas l'ouvrage de Michel Schneider, *Big Mother* qui viendra nous contredire sur ce point : « D'être moins

---

<sup>12</sup> F. Ost, « La pensée en réseau », *La Libre Belgique*, 21 février 2002.

paternel et masculin, le pouvoir ne se féminise pas pour autant. Il se maternalise<sup>13</sup>. » L'au-delà du patriarcat, tant souhaité par les modernes n'est nullement garanti d'avance. Pour l'atteindre, il s'agit d'abord de ne pas céder à l'appel des si-reines mères.

Au total, avance encore Michel Schneider, la principale affaire des politiques au stade actuel du Welfare State est donc d'assurer non un développement économique et social, mais un mieux-être physique et psychique. [...] L'État-mère serait-il condamné, par l'extension même de son pouvoir d'environnement protecteur, à ne plus assurer les fonctions premières de l'État tout court. Car *Big Mother* est non seulement un État maternel, mais un pouvoir maternant.[...] La définition du citoyen en politique, comme celle du sujet en psychanalyse, ont été profondément modifiées par la maternalisation des rapports entre individus. L'État est-il une bonne mère, laissant ses enfants devenir des hommes ? Ou bien rêve-t-il de nous maintenir dans l'enfance ?<sup>14</sup>

Ce qu'ainsi, nous voulons faire entendre, c'est, précisément, comment la mutation du lien social induit un retournement anthropologique sans précédent en touchant à l'agencement — elle inverse les prévalences — des deux régimes que nous avons évoqués. La disparition du patriarcat en privant le régime du père de la force motrice qui instituait sa prévalence permet que s'infléchisse considérablement la contrainte qui s'exerçait sur le sujet pour lui imposer le travail de subjectivation. À partir de cette nouvelle donne, c'est la prééminence, spontanément donnée dans le monde d'hier au régime paternel, qui se trouve remise en cause. De ce fait, le devenir sujet, peut éviter la rencontre avec le père, entendons avec le régime de la métaphore ; il peut croire désormais pouvoir se passer de lui alors qu'il ne s'en est même pas servi. C'est cette méprise que nous estimons être la source de la grande confusion qui nous caractérise. Ainsi que l'avance Zizek,

le problème n'est donc pas ici l'autorité patriarcale et la lutte pour s'en émanciper comme persistent à le revendiquer la plupart des féministes ; le problème, ce sont bien plutôt les nouvelles formes de dépendance qui découlent du déclin de l'autorité patriarcale symbolique. [...] Nous devons alors nous poser la question capitale des « attachements passionnés » désavoués qui soutiennent la nouvelle liberté réflexive du sujet délivré des contraintes de la Tradition : la désintégration de l'autorité symbolique publique (patriarcale) est payée (ou contrebalancée) par un « attachement passionné » à la sujétion [...] Nous avons affaire à des relations sociales entre individus libres et égaux, où « l'attachement passionné » à une certaine forme de domination et de soumission strictement organisée devient l'origine secrète d'une satisfaction libidinale, le supplément obscène à la sphère publique faite de liberté et d'égalité. [...] Ce que nous rencontrons ici de la plus violente des manières, c'est l'impasse du Double qui nous ramène à nous-même et qui,

---

<sup>13</sup> M. Schneider, *Big Mother, psychopathologie de la vie politique*, Paris, Odile Jacob, 2002, p.18.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 60.

simultanément, constitue le signe avant-coureur d'une étrange et très monstrueuse dimension<sup>15</sup>.

Voilà l'inflexion que fait prendre au sujet la nouvelle organisation du lien social.

Allons maintenant plus loin dans ce qu'implique ce retournement anthropologique. Un mot d'abord sur ce terme de retournement qui nous semble justifié parce que c'est topologiquement qu'il décrit un changement brusque de direction, le fait de se retrouver comme « retourné à l'envers ». Un retournement n'implique ni une rupture, ni une discontinuité. C'est un renversement à partir d'un point fixe. Il s'agit donc bien d'évoquer une même et unique réalité mais qui se présente de manière complètement différente comme quand on retourne un doigt de gant. Il est utile pour marquer l'idée qu'il existerait entre les deux régimes, non pas une frontière, une limite qui les exclurait l'un par rapport à l'autre et qui permettrait logiquement de les opposer, mais une particularité topologique qui ferait que le passage de l'un à l'autre peut se faire sans véritable franchissement. Autrement dit, il est possible d'opposer un régime où le père est prévalent (ce qui dans le collectif correspondra à un régime incomplet et consistant<sup>16</sup>) à un régime où la mère est prévalente (ce qui dans le collectif correspondra à un régime complet et inconsistant). Mais cette opposition n'exclut nullement la possibilité d'un glissement de l'un à l'autre. Ce rapport topologique a la particularité de présenter une même et unique réalité discursive, à l'instar de la surface moebienne à laquelle Lacan nous a familiarisés, qui se caractérise par la mise en continuité des deux faces d'un ruban qui sont pourtant si évidemment opposables.

La conséquence est alors que les deux régimes que nous avons décrits peuvent fonctionner simultanément. Et d'ailleurs, ainsi que nous l'avons fait entendre en parlant d'entrelacement en double hélice, nous pouvons penser que ces deux régimes ont, depuis toujours, fonctionné ensemble mais que précisément, la nouveauté c'est que leur agencement a changé et que c'est la prévalence d'un régime sur l'autre qui s'est renversée.

C'est ce renversement de prévalence qui induit précisément ce que nous appelons retournement anthropologique : en effet, dans le modèle ancien, c'était, du fait de la primauté du rapport au père, la névrose qui était à l'ordre du jour ; nul besoin de s'attarder sur ce fait. Mais aujourd'hui, du fait de la prévalence du

---

<sup>15</sup> S. Zizek, *Plaidoyer en faveur de l'intolérance*, Castelnau-Le-Lez, Climats, 2004, pp. 114-117

<sup>16</sup> La mise en parallèle entre les régimes singuliers du rapport à la mère et du rapport au père avec les régimes collectifs respectivement incomplet et consistant d'un côté, complet et inconsistant de l'autre côté renvoie à ce que nous avons longuement décrit dans notre article : « Incidences de la mutation du lien social », *Le débat*, n° 132, novembre-décembre 2004.

rapport à la mère, c'est la perversion qui fait modèle commun, toute la question étant pour autant de savoir s'il s'agit vraiment en ce cas de figure, de ce que l'on a coutume d'appeler structure perverse.

Comme nous le savons en effet, c'est le rapport à la mère qui est et reste prévalent dans la perversion ; c'est la mère qui y incarne l'instance phallique ; nous y repérons la positivation concrète de l'objet de jouissance, échappant à la négativation qu'implique son marquage par le signifiant ; cette économie est à l'abri du régime de l'imparité, de la faille, de la fêlure, de la dissymétrie ; nous connaissons la survalorisation de l'image qui affecte la perversion et la récusation de la différence des places (et des sexes) et qui, ainsi, fait bien objection à toute prise en compte de la disparité.

« Qu'est-ce que la perversion ? » se demandait Lacan dans son premier séminaire. Et de répondre :

Elle n'est pas simplement aberrance par rapport à des critères sociaux, anomalie contraire aux bonnes mœurs, bien que ce registre ne soit pas absent, ou atypie par rapport à des critères naturels, à savoir qu'elle déroge plus ou moins à la finalité reproductrice de la conjonction sexuelle. Elle est autre chose dans sa structure même. Ce n'est pas pour rien qu'on a dit d'un certain nombre de penchants pervers qu'ils sont d'un désir qui n'ose pas dire son nom. La perversion se situe en effet à la limite du registre de la reconnaissance, et c'est ce qui la fixe, la stigmatise comme telle. Structuralement, la perversion telle que je vous l'ai délinéée sur le plan imaginaire ne peut se soutenir que dans un statut précaire qui, à chaque instant, de l'intérieur, est contesté par le sujet. Elle est toujours fragile, à la merci d'un renversement, d'une subversion, qui fait penser à ce changement de signe qu'on opère dans certaines fonctions mathématiques — au moment où on passe d'une valeur de variable à la valeur immédiatement suivante, le corrélatif passe du plus au moins à l'infini. Cette incertitude fondamentale de la relation perverse, qui ne trouve à s'établir dans aucune relation satisfaisante, fait une face du drame de l'homosexualité. Mais c'est aussi cette structure qui donne à la perversion *sa valeur*<sup>17</sup>. La perversion est une expérience qui permet d'approfondir ce qu'on peut appeler au sens plein la passion humaine<sup>18</sup>.

Il ne nous est donc pas difficile de penser que la prévalence octroyée aujourd'hui au régime de la relation à la mère — parce que le patriarcat n'exerce plus sa contrainte de force motrice pour la subjectivation — incite au modèle pervers dans la mesure où nous faisons de celui-ci précisément ainsi que Lacan nous y invite, l'impasse du registre imaginaire. Néanmoins la question se pose de savoir s'il s'agit pour autant de véritable perversion au sens où l'on entendrait

---

<sup>17</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>18</sup> J. Lacan, Le séminaire, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 246.

une structure perverse. Il faut ici d'emblée introduire un discernement de taille, à savoir qu'il nous faut distinguer entre la position de force de l'identification qui donne son assise au sujet pervers et cette position de perversion que l'on pourrait dire artefactuelle qui permet au sujet de récuser la subjectivation, parce que le contexte social lui permet de reporter sans cesse la confrontation au régime du rapport au père. Nous aurions dès lors bien plus affaire ici à la poursuite de la perversion infantile dans la mesure où elle pourrait ainsi se prolonger au point de n'en devoir jamais finir, plutôt qu'à une véritable perversion structurée comme telle. Une autre manière d'identifier ce qui serait ici en jeu serait de faire remarquer qu'en ce cas de figure, il s'agit davantage d'une récusation — d'un maintien à distance, jusqu'à se constituer une immunité quitte à ce qu'un jour « crise » s'en suive — du phallus que de son déni car, pour qu'il y ait déni, il faut qu'il y ait eu reconnaissance, alors que dans le dispositif que nous décrivons, tout semble se passer comme s'il s'agissait d'éviter — quasi phobiquement, mais sans signifiant phobique à moins que celle du signifiant phallique lui-même — la rencontre avec le phallus, via le régime du rapport au père<sup>19</sup>. C'est la raison pour laquelle il faudrait parler en ce cas de figure de perversion aphasique ou de mère-version. Ou encore de phénomènes d'allure perverse<sup>20</sup> comme l'avance Guy Lérès. Ce dernier, en effet, maintiendra plutôt le terme de déni ou de démenti pour décrire l'opération en jeu mais en revanche, contestera que Freud ait attaché ce concept à la perversion.

Mais pourquoi alors parler de perversion ? Pour au moins deux raisons car, en nous référant à cette structure, l'occasion nous est peut-être donnée d'abord de rappeler la « valeur » de la perversion, ensuite de faire le pas de plus qui consisterait à pouvoir intégrer cette structure au programme de la normalité.

D'abord à l'instar de ce que nous venons d'avancer plus haut en évoquant comment Saint Paul se positionne contre la loi, comment il soutient que « nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce », nous pouvons rappeler comment Lacan, au début de son séminaire sur Le Transfert, resitue la « valeur » de la perversion :

Si la société entraîne, par son effet de censure, une forme de désagrégation qui s'appelle la névrose, c'est en un sens contraire d'élaboration, de construction, de sublimation disons le mot, que peut se concevoir la perversion quand elle est produit de la culture. Et le cercle se ferme, la perversion apportant des

---

<sup>19</sup> Ceci viendrait d'ailleurs, partiellement en tout cas, rendre compte de la prédominance d'un « transfert réel » dont parle Melman dans son entretien. (*op. cit.*, p. 182 et suivantes) car la rencontre avec le phallus ne se ferait plus qu'avec la mère qui elle, l'incarne plutôt qu'elle ne le représente.

<sup>20</sup> G. Lérès, « Démensonges », in *Essaim* n° 12, printemps 2004, p. 170.



éléments qui travaillent la société, la névrose favorisant la création de nouveaux éléments de culture.<sup>21</sup>

Ceci pour entendre que la « valeur » de la perversion est effective, car en interpellant la façon dont le père peut mortifier le symbolique, elle le somme en quelque sorte de prendre la mesure de ce qu'au-delà de leur effet mortifiant, les mots doivent toujours néanmoins rester au service du vivant. Mais l'intérêt de la perversion, la valeur de son intelligence est encore autre : c'est qu'en se laissant aborder au titre d'une structure clinique qui a sa « valeur », donc délestée de son appréhension habituellement péjorative, elle permet peut-être d'entendre autrement les sujets qui se trouvent contraints de fonctionner dans la prévalence du régime du rapport à la mère, et ceci pour des raisons de mutation du lien social.

Car la perversion, à ce titre, serait non seulement la structure qui se met en place dans le déni du régime du rapport au père, mais aussi ce qui résulte de la prévalence — à laquelle les sujets sont spontanément invités, en nos temps d'hypermodernité — du régime du rapport à la mère. Ce qu'une telle distinction permet de faire émerger, c'est combien, en ce second cas de figure, il ne s'agit pas tant d'une perversion qui s'est construite contre le régime paternel, mais d'une pseudo-perversion, d'une perversion artificielle, non perverse, qui résulte de l'absence de confrontation au régime paternel.

L'importance de la différence est clinique car le maniement du transfert — ou de ce qu'il en reste — ne sera sans doute pas le même, mais surtout, ce cas de figure relève d'une dimension ordinaire de la réalité psychique, même si jusqu'il y a peu, ce premier régime se voyait systématiquement supplanté par le second. On pourrait dès lors dire qu'il s'agit pour ce sujet d'avoir à se débrouiller avec le chaos pulsionnel sans l'appui de la contrainte phallique. Si tel était ce que produisait notre lien social actuel, il serait urgent de dégager autant que faire se peut ce qu'entraîne un tel fonctionnement et quelles modifications techniques il s'agit alors d'introduire dans le maniement du travail analytique pour permettre à des sujets ainsi construits de sortir de leurs impasses. Gageons qu'ici neutralité bienveillante et silence apparaîtront comme les mamelles périmées de la technique psychanalytique. À cet endroit se trouve donc incontestablement convoqué le désir de l'analyste en acte, autrement dit son invention.

Ce à quoi une telle lecture de ce que nous pourrions aussi appeler « une perversion ordinaire » autorise, c'est à repenser la normalité en y intégrant la perversion. Freud a réussi pour nous l'opération de rendre la névrose normale,

---

<sup>21</sup> J. Lacan, Le Séminaire, livre VIII, *Le transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 43.

ne s'agit-il pas, à notre tour, et contraints par les remaniements du lien social auquel nous assistons de faire de même avec la perversion ?

« C'est un fait qu'il y a des gens qui guérissent (avec la psychanalyse), et qui guérissent de leur névrose, voire de leur perversion<sup>22</sup> » annonçait Lacan à la fin du congrès de l'École Freudienne sur la transmission. Nous avons plutôt spontanément l'idée d'entendre dans cette formulation qu'il est possible de guérir les névrosés, et quelquefois un pervers... Mais il est aussi possible d'entendre dans cette formule que la psychanalyse peut guérir de la névrose... et parfois aller jusqu'à la perversion, autrement dit, atteindre cet autre régime de fonctionnement, et cela chez un seul et même sujet ? Monique Tricot me faisait l'amabilité de réagir à ce propos que j'énonçais récemment à Dijon en racontant l'anecdote suivante : lors d'un contrôle avec Lacan, elle n'eût de cesse que de se demander si le patient dont elle parlait était une névrose obsessionnelle comme elle le pensait à première vue, ... ou alors peut-être, un pervers. Et Lacan de lui dire : Mais pervers, nous l'avons tous été !

Pour terminer, nous pourrions avancer que nous assistons à l'émergence de difficultés psychiques spécifiques à la mutation du lien social dans laquelle nous sommes emportés. L'affaiblissement social de la prévalence du Symbolique, toujours pourtant à l'orée de l'humus humain, laisse désormais place à une prévalence de l'Imaginaire. C'est ce renversement qui produit le retournement anthropologique que nous venons de décrire. Désormais la primauté du Symbolique est à identifier par le sujet en l'absence de structures sociales qui témoignent de son irréductibilité et sans aucune visibilité de la perte toujours nécessaire à sa mise en place autant singulière que collective.

Pour l'évoquer en d'autres termes : le fait social total mis en évidence par Mauss, donner, recevoir et donner à son tour, suppose néanmoins, ainsi qu'y insiste Maurice Godelier, la présence de quelques objets inaliénables, figurant le retranchement nécessaire à ce que fonctionne la possibilité de l'échange. C'est que ce qui s'appelait les sacras<sup>23</sup>. Appeler ainsi la nécessité de la perte est aujourd'hui périmé et, en tout cas, ne fonde plus le lien social. C'est ce que Marcel Gauchet a appelé à la suite de Weber, le désenchantement du monde ou la fin de la religion.

Les sujets qui naissent dans un tel contexte de société se retrouvent dans un champ qui n'avait hier que peu d'existence possible. Ils sont à la fois irréductiblement inscrits dans le Symbolique du fait de leur humanité, ils ont néanmoins la possibilité d'en récuser la marque. Ils peuvent rester non dupes, « nous montrant ainsi que ce n'est pas si simple d'être à la fois enfant de la mère

---

<sup>22</sup> J. Lacan, in *Lettres de l'École*, n° 25, vol. II, 1979, p. 220.

<sup>23</sup> M. Godelier, *L'énigme du don*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 2003.

et enfant du père<sup>24</sup> ». Comme nés mais sans être advenus, comme restés dans le no man's land. Cela les fait glisser du côté de la perversion, mais d'une perversion particulière puisqu'elle est aphasique, comme s'il s'agissait de la poursuite de la perversion infantile, comme s'ils rejoignaient ce que Lacan avait épinglé de « l'enfant généralisé<sup>25</sup> ». Organisés dans le régime du rapport à la mère, ils ont pu tenir à distance respectable et même s'immuniser contre une intervention paternelle et ce qu'elle implique. C'est dès lors en toute légitimité qu'ils appellent traumatisme l'entame que pourrait leur infliger une intervention paternelle, justifiant ainsi la récusation qu'ils ont mis en place à leur insu. Ce qu'ils ignorent néanmoins, c'est la logique archaïque dans laquelle ils vont de ce fait être entraînés : « à des degrés divers, ils manqueront du pouvoir qui naît de se sentir absolument comptable de ses actes et de son sort, comme de l'assurance de leur unicité en même temps que de leur banalité<sup>26</sup>. »

Disons qu'en cette voie le discours social leur prête aujourd'hui un appui considérable. Il s'en suit que d'aucuns – effrayés ou écœurés par l'échec de ce qu'introduit inéluctablement la jouissance langagière via le régime du rapport au père, toujours en fin de compte à devoir se confronter à l'impossible satisfaction, au malaise de l'inadéquation entre le monde des mots et celui des choses, à l'incommunicabilité, que ce soit dans le conjugo ou dans le social, finissant toujours pas se retrouver face à un « ça ne va pas » irréductible... — d'aucuns de tout cela, ne veulent plus. Mieux même, ils veulent ne plus vouloir ; ils veulent pouvoir se passer de ce vouloir, de cet impératif phallique, autrement dit récuser cette modalité de jouissance prescrite par le langage, pour pouvoir en prôner une Autre, non soumise cette fois à tous ces avatars. Ils ignorent que ce faisant, ce qu'ils privilégient, c'est la jouissance de l'objet.

Mais le plus important est peut-être de repérer que dans un tel dispositif, l'intervention à partir du régime paternel sera sans aucun effet, elle ne pourra que glisser comme l'eau sur les plumes du canard. De plus, attendre que des sujets ainsi construits trouvent leur voie en les confrontant aux impératifs de la structure via, par exemple, le silence de l'Autre est tout autant sans espoir, car ils ne peuvent qu'être sourds à ce type d'appel. Dans un tel cas de figure, le désir de l'analyste doit prendre en compte ce fonctionnement, car c'est sous son égide qu'il s'agira de trouver par où s'introduire dans ce qui est en fait une forteresse contre ce que risque d'introduire l'organisation phallique. Mais entendons bien, il ne s'agit pas comme tel d'un refus, ou en tout cas pas d'un refus en connaissance de cause, il s'agit d'une modalité de récusation qui ignore ce dont

---

<sup>24</sup> S. Ginestet-Delbreil, *Du désaveu à l'errance*, Plancœt, Diabase, 2003, p.203.

<sup>25</sup> J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », in *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 369

<sup>26</sup> M. Gauchet, « L'enfant du désir », in *Le débat*, n° 132, *op. cit.*, p. 120.

elle se protège, et où ce qui importe c'est surtout de ne pas se laisser atteindre, encore moins entamer.

Il ne reste dès lors qu'une seule voie opérante, consentir à en repasser par la voie du régime maternel, accepter de renvoyer en miroir ce que l'analyste peut lire de ce qui organise le sujet, refaire avec lui le chemin des impasses qu'il a rencontrées, de ses dérives et de ses errances, lui faire prendre la mesure de ses évitements et de ses récusations, et ainsi progressivement lui permettre d'éprouver l'impossibilité de trouver issue à ses questions sans en passer par les arcanes du régime du rapport au père.

Terminons en évoquant que de tels sujets, ont sans doute toujours existé même s'ils n'étaient pas en nombre comme aujourd'hui. Qu'à notre avis, leur accroissement doit être attribué aux conséquences de la mutation du lien social, là où, hier, c'était leur histoire singulière qui pouvait rendre compte de leur économie psychique. Si ce que nous avançons ici se tient quelque peu, il s'agit donc de ne pas nous satisfaire d'un constat d'absence de primauté du symbolique, ou de transfert, mais de prendre la mesure des effets possibles de nos interventions, à la hauteur de la méprise que le social a pu ainsi induire. Il convient en effet de nous rapprocher le pouvoir de nouer ce que le discours social a évité de nouer, engendrant les conséquences que l'on sait sur le rapport au symbolique lui-même.

C'est dans une telle perspective que nous avons été ramenés à un épisode oublié de la chrétienté, à savoir le statut qu'il fallait octroyer aux enfants morts sans avoir été baptisés. Autrement dit aux enfants, émargeant au registre symbolique mais sans en avoir été affectés. Dans son ouvrage « la Communauté qui vient », Agamben évoque ces enfants des limbes en se référant au Traité de saint Thomas :

Selon le théologien, en effet, la peine infligée aux enfants morts sans baptême, dont l'unique faute est le péché originel, ne peut être une peine afflictive, comme celle de l'enfer, mais uniquement une peine privative telle que l'absence perpétuelle de toute vision de Dieu. Toutefois, contrairement aux damnés, les habitants des Limbes n'éprouvent aucune douleur de cette privation ; car ils ne sont pourvus que d'une connaissance naturelle et non surnaturelle, celle-ci étant implantée en nous par le baptême ; ils ne se savent pas privés du souverain bien, ou, s'ils le savent, ils ne sauraient s'en affliger plus qu'un homme raisonnable ne souffre de ne pouvoir voler. [...] La peine la plus sévère — l'absence de vision de Dieu — se renverse ainsi en allégresse naturelle : irrémédiablement perdus, ils demeurent sans souffrance dans

l'abandon divin. Ce n'est pas Dieu qui les a oubliés, mais ce sont eux qui l'ont oublié depuis toujours, et, contre leur oubli, l'oubli divin reste impuissant<sup>27</sup>.

Ce statut propre aux enfants des limbes mériterait qu'on s'y arrête davantage<sup>28</sup> et qu'on identifie ainsi le sort de ces sujets privés de la vision de Dieu. Par analogie avec eux, nous pourrions dire que les sujets que produit notre lien social d'aujourd'hui sont spontanément privés de la primauté du symbolique ou privés du régime du rapport au père, ou encore privés de l'usage de la métaphore accomplie. Les conséquences de cette privation ne sont pas équivalentes à un déni pervers car elles tiennent surtout aux contraintes qui ont été fixées au sujet par le lien social mais sa réponse relève néanmoins du champ de la perversion puisqu'il ne peut disposer pour construire sa riposte que du seul registre du rapport à la mère. C'est cette spécificité-là qu'il faut faire émerger car elle implique des déplacements à opérer aussi bien dans la façon dont le transfert se met en place que dans la manière dont le désir de l'analyste peut et doit s'engager<sup>29</sup>.

Voilà pourquoi sans doute nous aurions pu intituler nos propos : « Éloge tempéré d'une perversion incertaine par météo de gros temps ».

---

<sup>27</sup>G. Agamben, *La communauté qui vient, théorie de la singularité quelconque*, Paris, Seuil, 1990, pp. 12-13.

<sup>28</sup> Nous pouvons renvoyer entre autres à l'excellent article de J. Le Goff, « Les limbes », in *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 34, « L'attente », automne 1986. Nous pouvons y lire comment cette question des limbes a traversé l'histoire du christianisme. Dès saint Augustin qui, face à la menace pélagienne, condamna ces enfants aux feux de l'enfer jusqu'à saint Thomas qui leur réserva un sort plus enviable pour aller jusqu'à par imaginer au début du XVI<sup>e</sup> siècle la possibilité d'obtenir de Dieu un miracle qui ressusciterait l'enfant mort pour un bref délai, un sursis, un répit pendant lequel on pourrait le baptiser, cette dernière fiction suscitant même la naissance des sanctuaires à répit. Ce furent ensuite les jansénistes qui firent des limbes un enjeu. C'est enfin la bulle *Auctorum Fidei* de 1794 du pape Pie VI qui mit définitivement un point final à la controverse en attestant qu'*il est légitime de croire à l'existence d'un limbe des enfants dans lequel les âmes de ceux qui meurent avec le seul péché originel sont punis de la peine du dam sans la peine du feu*.

<sup>29</sup> Nous renvoyons ici à notre intervention aux journées de l'Association Lacanienne Internationale « Où en est-on avec le transfert ? », à Nancy en septembre 2004, intitulée « Le transfert récusé », à paraître dans les actes des journées.